

Christine Vadrot : le retour de l'aura

« Je voudrais peindre des hommes ou des femmes avec ce je ne sais quoi d'éternel, dont autrefois le nimbe était le symbole, et que nous cherchons par le rayonnement même, par la vibration de nos colorations. »

Vincent Van Gogh, *Lettres à son frère Théo*, début sept. 1888

Un art de l'absorbement

Quelle place le tableau doit-il réserver à son spectateur ? Comment faire passer celui-ci de l'extérieur à l'intérieur ? Comment l'*absorber* ? Quel temps accorder au regard ? Et où placer le regard ? Ce sont là quelques-unes des questions qui préoccupent Christine Vadrot depuis le milieu des années 1980 et que chacune de ses séries tente d'aborder d'une manière neuve. Au fond, ce ne sont pas tant les œuvres elles-mêmes (prises dans le fétichisme de la marchandise) qui importent que la relation que nous pouvons entretenir avec elles.

Espace du regard. Temps du regard. Et ce trouble croissant qui ne manque pas de naître de la lente contemplation de l'œuvre. Ce trouble qui s'installe et fait vaciller nos certitudes...

Au milieu des années 90, Christine Vadrot peint de grandes toiles, hiératiques et sensuelles, où sont représentés des vases, des jarres qui essaient d'attirer, d'aspirer notre regard dans leur lointaine et inaccessible profondeur.

En 2005, elle commence la construction d'un labyrinthe en panneaux de ciment armé dans une friche industrielle du port de Chalon-sur-Saône : espace du dedans en plein ciel. Le visiteur est invité à s'égarer le long des couloirs peints, au sol recouvert de charbon. De nombreux pièges à regard ponctuent ce parcours initiatique. La lumière perce les fissures du ciment : ces yeux nous regardent et nous les regardons, désireux de franchir la limite de la paroi.

Un rouge unique

Depuis 2005, Christine Vadrot *a sauté dans le rouge*, dans l'expérience abyssale de la peinture. Fluidité. Liquidité. Ruissellement. Instabilité provoquant le dérèglement des formes. Mais aussi concentration et pureté.

Elle peint des surfaces absorbantes obtenues par glacis translucides. La toile est devenue un espace unique et coloré par un rouge dense, intense – ni chaud ni froid ; entre clarté d'ombre et ombre de clarté – qui irradie et sature. Qui nous aveugle pour mieux nous absorber. La toile présente une parfaite homogénéité d'aspect et de matité – pas ou peu de modulation. Et cependant, elle s'écarte du monochrome plutôt qu'elle n'en vient. Pas de touche. Pas de coulure. Apparemment pas de dialogue entre les couleurs, pas de dynamique de la couleur par le contraste. En revanche, Christine Vadrot joue pleinement des qualités « filmiques », « pelliculaires » de la couleur. Car les trois primaires sont bien présentes : d'abord le jaune, en fond, puis le bleu qui sert d'intermédiaire, enfin le rouge qui vient recouvrir le bleu et le jaune et garde en mémoire les premiers voiles de couleur posés. Afin de ne pas perdre en intensité, le blanc a été exclu.

Peu à peu, voile après voile, *peau après peau*, le rouge s'installe comme épaisseur, comme volume. Comme espace.

La lenteur du processus de production (« *cette étape est le lieu d'une révélation* » dit-elle) demande en retour la lenteur du regard de celui qui contemple le tableau. Le regard est invité à traverser le rouge, à se baigner dans cette plénitude sensuelle, à s'enfoncer dans l'infini ...

Rouge, unique élément. A la fois terre, air, eau et feu ...

Et rouge sonorité. Rouge résonance. Christine Vadrot, également musicienne, est très sensible à l'aspect musical de sa peinture. Selon Kandinsky, le rouge Saturne sonne comme une fanfare où dominerait le son de la trompette. Il compare le rouge de cinabre au son du tuba. Le rouge de Christine Vadrot me fait plutôt penser au son plein du violoncelle (« *petite grosse viole* »), à la fois doux et grave, mystérieux. Casals ou Rostropovitch exécutant une suite de Bach : pas le tintamarre mais une certaine façon de jouer avec le silence.

Le ciel est rouge - comme le rôle de la sainte, comme le cri de la fée.

L'océan s'ouvre en deux (1): Nagez, le libre abîme rouge de l'infini est devant vous !

La lumière noire

Chez Rothko, la superposition des couches de pigment produit un étonnant effet de « *lumière intérieure* ». Christine Vadrot, elle aussi, aime provoquer cet effet -mais sa lumière est noire et contient cependant les couleurs ! La clarté est à jamais tissée d'ombre. Cette peinture oxymorique nous plonge dans le règne de l'« *obscur clarté* ». Le centre de sa toile – qui peut être décalé – est ainsi une tache aveugle où se perd la connaissance.

Nous sommes happés par cette étrange et irréaliste lumière, par ce rouge nuage d'inconnaissance qui ouvre sur la nuit. Nuit incandescente. Nuit d'incendie.

Dans cette peinture, comme chez Saint Jean de la Croix, obscure (*oscura*) rime avec embrasée (*inflamada*).

Des paysages anthropomorphiques

Ce lent recouvrement cherche la naissance d'une forme à la limite de la lisibilité. C'est autour de ce seuil de visibilité que tourne la peinture de Christine Vadrot. Elle déjoue la planéité sur laquelle l'œil glisserait trop facilement, trop rapidement. Elle accroche notre regard en corporalisant le champ de la représentation. Le rouge s'incarne : cette peinture est la moins abstraite qui soit.

Coupés du corps, voici des fragments. Voici une paume qui s'ouvre, des pieds prêts à sauter dans le vide, des mains qui se joignent, des bras qui se tendent. Curieuses épiphanies dans cet espace diaphane, à la fois intense et neutre : ces fragments corporels ne sont ni tout à fait visibles ni tout à fait invisibles. Peut-être n'est-ce pas tant le rouge qui importe que cette **expérience troublante de la diaphanie** (2).

Entre forme et in-forme, voici des « *anthropomorphies* ». L'artiste aime cultiver la **forme spectrale**, celle qui se dévoile, naît ou bien chavire, disparaît. Son clair-obscur lumineux favorise l'ambiguïté visuelle, l'ambivalence des images. *Une image peut en cacher une autre*. Terrible reprend, par exemple, la tradition issue de la Renaissance du visage-

rocher. Ces formes ambiguës n'apparaissent nullement comme des figures simplement posées sur un fond (rouge). Elles sont prises dans le rouge, dans l'élément rouge masquant et dévoilant à la fois. Elles se baignent, flottent dans ce rouge **atopique** (3).

Christine Vadrot peint non seulement des espaces regardables mais des espaces habitables. Sensible à l'échelle de ses peintures et à leur relation physique avec le spectateur, elle renoue avec l'aura de mystère dont la plupart des artistes contemporains se sont écartés. C'est cette aura retrouvée qui rend ses œuvres particulièrement difficiles à reproduire.

Christine Vadrot s'est totalement absorbée dans la toile où elle nous attend.

Christian Limousin

27 août 2009

(1) Les titres des œuvres de Christine Vadrot sont soulignés.

(2) Cf. la fin du livre de Boyan Manchev consacré à l'esthétique radicale de Georges Bataille : L'Altération du monde, Nouvelles éditions Lignes, 2009.

(3) Atopia : « *ce terme appartient à la philosophie platonicienne où il désigne ce qui n'a pas de lieu, ce qui échappe à la contingence de l'enfermement dans les limites objectives. Est atopique celui qui brouille les repères et déstabilise la perception et le jugement. Des expériences qui arrachent l'esprit aux bornes ordinaires de ses limites, dans le ravissement, l'extase, la fureur, la passion, nous font entrer dans ce monde hors du monde qu'est l'atopie.* » (Claude Louis-Combet, préface à Grand Siècle d'atopie, Galilée, 2009).